

chambre des enfants, j'ai trouvé ma pauvre petite Edith en larmes. Je l'ai interrogée, elle m'a dit que Lionel l'avait appelée « affreuse petite guenon ».

M. Darsy ouvrit la fenêtre, et appela Lionel, occupé à livrer bataille à un gros chat blanc, qui, perché sur le toit voisin, semblait narguer son ennemi, et la sarbacane primitive destinée à rapprocher les distances.

Lionel, en entendant la voix redoutable de son oncle, passa ses mains dans sa brune chevelure, pour effacer les traces de la terre glaise dont il avait façonné ses projectiles ; il les essuya ensuite le long de son pantalon, puis, se croyant irréprochable, au point de vue de la propreté s'entend, il monta rapidement au fumoir.

C'était là que se tenait les assises.

« Qu'avez-vous fait tout à l'heure ? demanda M. Darsy, sans laisser au coupable le temps de se reconnaître.

— J'ai commencé ma version, mais je ne l'ai pas finie, parce que.....

— Parce que vous avez préféré jouer avec un chat de gouttière, je le sais ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Cherchez parmi les méfaits qui remplissent chacune de vos heures de loisir.

Lionel réfléchit quelques instants.

(A suivre.)

— 00 —

LES PLAISIRS DU MALHEUREUX.

IMITÉ DE LEVZER.

Je n'avais pas souper la veille, je n'avais pas déjeuné le matin, je marchais sur un sol raboteux et glissant, une brise aigre et pégante me jetait à la face une froide brune qui me caressait le torse du nez et de la bouche comme une pluie de fines aiguilles, et je songeais....

Aux jours de la prospérité, j'avais plus d'une fois entendu quelque gras et potelé bourgeois, dissenter, d'un air sentencieux, sur les soucis du lendemain, en savourant sa tasse de *moka*. Hélas ! que sont les soucis du lendemain auprès de ceux de l'heure présente ? Or, c'était le présent qui pesait sur moi de tout le poids que peuvent ajouter à la charge les privations du passé ; je ne parle pas des craintes de l'avenir ; car, à force de songer creux, j'avais fini par ne plus penser du tout.

Je souffrais et je marchais ; les sourcils froncés, la bouche serrée, à défaut de manteau m'enveloppant de mes deux bras croisés sur ma poitrine.

« N'avez-vous jamais fumé ? » me demanda tout à coup mon compagnon ; car je n'étais pas seul ; à mes côtés boitait un joueur de musette, joyeux envers et contre tous, joyeux contre la pauvreté, con-

tre la saison, contre les infirmités, contre les maladies, contre la faim ; et dans le duel qu'à sa naissance il commença avec la vie, ayant toujours eu pour auxiliaires l'insouciance et la gaieté.

Il répéta sa demande, car je n'entendais qu'à demi, et vu ma noire humeur, ne me sentais nullement disposé à répondre à d'oiseuses questions.

« Non ! dis-je enfin d'un ton bourru.

— Ma foi, tant pis, reprit-il. Je comprends alors ; il vous manque un sens, et c'est pourquoi un rien vous met à bas.

Moi aussi, sans ma chère consolation, je serais tenté de penser que les temps sont rudes, le pain dur à gagner, le vin frelaté, les amis froids, les foyers tièdes et le chaume des toits percés à jour ; mais quand ma pipe bien remplie s'allume, de quoi me plaindrais-je ? Elle échauffe la saison, l'âtre et les amis ; elle dénoue la bourse du riche, élargit le cœur du pauvre, déride la face du vieillard, et fait rayonner celles des jeunes filles. Vivent ma pipe et ma musette ! vivent ma musette et ma pipe ! A travers la fumée de l'une, à travers les sons de l'autre, je vois et j'entends toutes choses, et le monde ne perd rien, je vous jure, à prendre mes deux vieux amis pour truchements. Dans la guirlande endoyante qui se déploie autour de ma pipe, je vois peu à peu s'éclairer un foyer pétillant qu'entourent des gais compagnons ; nous rions, nous jasons, dévidant mainte et mainte histoire du temps passé, du temps présent et des temps qui ne viendront jamais, la plupart de ces tritons jouent aussi de la musette, et les diables d'enragés en jouent comme des anges. Ils me régalent des mélodies de leur cru que je compose pour eux, et même dans les plus grandes villes, on n'entend jamais rien de pareil. Ce sont des airs à faire danser un juge dans son tribunal, un mort dans son cercueil. Après l'air viennent les paroles ; et alors je pose la pipe et je chante pour moi tout seul. Tont seul, quelle calomnie ! ne sont-elles pas là ces ravissantes petites fées aux ceillades malignes, fuyant dans les plis vaporeux de la fumée, et dès que mon souffle a ranimé la pipe, revenant en bandes joyeuses, danser l'une vis-à-vis de l'autre, tourner en rond, décamper en faisant une gambade, reparaître pour saluer et pirouetter de nouveau ? Vis-à-vis d'elles sont de petits camarades, enfonçant sur le côté, en vrais tapageurs, leurs chapeaux à trois cornes, ayant perruques poudrées et bouclées que toutes les giboules de mars ne défrisaient pas, et de petits fracs rouges, tout galonnés d'or dont la neige la plus épaisse ne saurait ternir l'éclat. Je ne vois que de belles petites créatures : les friponnes ! comme elles tiennent gentiment leurs jupes en dansant pour laisser entrevoir, de fines jambes et des petits pieds à croquer ! Et n'est-ce pas à moi de leur crier : Allons ! courage, en avant, deux ! regardez votre danseur de face, en frac vert. — A votre tour, jeune homme ! en avant le galop ! eh ! oh ! tra la la....